

SOUS LA DIRECTION DE
MAX TCHUNG-MING ET ÉRIC VERDIER

**VIOLENCE ET JUSTICE
RESTAURATIVE À L'ÉCOLE**

DUNOD

Avec l'aimable participation de :

Marie-Claude Panneau

Karine Tosolini

Véronique-Sophie Riot

Paulo de Miranda

Eric Dogo

Les fiche-outils et le triangle des postures
sont disponibles en contenu téléchargeable sur
<http://www.dunod.com/EAN/9782100819423>

Composition : *Publilog*

Illustrations : *Rachid Maraiï*

Photo de couverture © *Adobe Stock - Photographee.eu*

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements



d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Dunod, 2021

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-081942-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

PRÉFACE

XIII

Roland Coutanceau
Président de la Ligue Française de Santé Mentale

PREMIÈRE PARTIE

PAR OÙ COMMENCER ?

1. Pourquoi ce livre ?	3
Max Tchong-Ming	
Propos liminaires	3
Le choc des mots !	4
Qui suis-je ?	5
Communautaire <i>versus</i> communautarisme	10
Le métier d'enseignant	11
Apprendre en sécurité	13
Autocritique et principe du bouc émissaire	14
2. Le bouc émissaire	17
Éric Verdier	
Qui suis-je ?	17

Pourquoi le bouc émissaire ?	18
Babou, la double différence	20
Masculin sensible, féminin libre	21
Les quatre postures	23
<i>Le bouc émissaire, 24 • Le normopathe, 25 • Le pervers, 27 • Le rebelle, 31</i>	

DEUXIÈME PARTIE

PLANTONS LE DÉCOR !

3. Maxime, Théo et Jules : du CON, du TACT, et du CONTACT	39
Éric Verdier	
4. Les sentinelles, la parole est aux élèves	47
L'ange gardien, par Gaspard Florin Camagna	47
Le professeur bouc émissaire des élèves, par Maïwen Guillou	49
Relations complexes, par Esther Picot et Lou Le Drezen	51
Parent d'élève au milieu des sentinelles, par Marie Leduc	53
5. Tout le monde retient sa respiration !	57
Max Tchong-Ming	
L'entretien coup de poing	57
Témoignage de Nahuel	59
La culpabilité de la mère	62
La colère du père	63
6. Un professeur insulté dans la cour	67
René Barthélemy	
Agression verbale, le début de la fin !	67
Dieumafée	69
M ^{me} Feller	70
L'accompagnement de Catherine, CPE	71
La version de Dieumafée	72
Le détonateur, la croix dans le carnet !	74

7. Et si on y regardait de plus près ?	77
Éric Verdier	
Des sentinelles et une référente	77
Nahuel	83
Dieumafée	87

TROISIÈME PARTIE

RÉPARER LES GARÇONS (ENTRE AUTRES)

8. Théodore	93
Thomas Gilbert	
Le proviseur adjoint	93
Théodore, boute-en-train...	94
... Et souffre-douleur de toute sa classe (et bien plus encore)	94
Jules « le bègue », ou comment un harcelé devient harceleur	96
La « gardav »	97
Épilogue	98
9. Saïd le petit caïd !	101
Max Tchong-Ming	
Au cœur de la zone	101
Une cascade de rapports d'incidents	102
Les entretiens avec les protagonistes	105
Lettre d'excuses	106
Encore des rapports...	106
La demande de sanction	108
Le temps de justice	108
Les 3 jours d'exclusion	110
Les révélations de Saïd	111
La version de Margaux et Cécilia	113
10. La commission de justice restaurative	115
Aude Etesse	
Le contexte	115

Le constat	116
L'enfance, l'adolescence et la notion de gravité	117
La procédure classique : le tarif	117
Les fondements de la commission de justice	118
Le fonctionnement de la commission de justice	118
Les écueils à éviter	120
Les limites	120
11. Et si on tirait quelques fils ?	123
Éric Verdier	
Pas de quartier pour les sensibles	123
La révolution hoministe est en marche	125
Inclure, c'est déjà réparer	127

QUATRIÈME PARTIE

ET LES FILLES ? (ENTRE AUTRES)

12. Juste des histoires de filles	131
Philippe Salson	
Mercredi 19 décembre, en soirée	131
Un récit des tensions entre Brenda et Mélanie	132
Une histoire qui rappelle des souvenirs	134
Témoignages de détresse	134
Une enquête collective	135
L'heure de vie de classe	136
13. Les parents d'Adeline attaquent	139
Max Tchong-Ming	
Latifa pourchasse Adeline dans la cité...	139
L'entretien avec Latifa, l'accusée	141
L'entretien avec le père, l'accusateur	141
L'entretien avec les témoins	147
La vie de classe, quand la solution vient du groupe	148
Les mensonges continuent...	149

14. Alice, jeune fille libre, otage de sa réputation	151
Max Tchong-Ming	
L'intimité d'Alice jetée en pâture	151
La rencontre avec les parents	152
Des lascars devant le collège...	153
Alice coincée au fond de la cour	154
Les anges gardiens...	156
15. Louise, décrocheuse inattendue	159
Gauthier Guillemain	
Meilleure amie, meilleure en classe	159
Les arguments	162
<i>La ritournelle de l'endurcissement, 162 • L'exercice du pouvoir en milieu scolaire, 162 •</i>	
<i>La peur d'ouvrir la boîte de Pandore, 162 • La prise de risque, 163</i>	
16. Et si on détricotait tout ça ?	165
Éric Verdier	
Le genre d'un groupe	165
Liberté ou matrilité ?	170
Collection et agrégat	172

CINQUIÈME PARTIE

QUAND LE DEDANS ET LE DEHORS SE MÉLANGENT...

17. Un conseil de discipline pour Olivier !	177
Michel Cocotier	
Je suis créole, proviseur, etc.	177
Les faits, rien que les faits !	178
L'ébullition en salle des profs, sortez vos tasses !	181
18. Élève harceleur responsable ou coupable ?	183
Patrick et Sophie Barolo (parents de David)	
La parole de David	183
Échange de mails entre le père de David et le chef d'établissement	184
Six mois plus tard	187

19. Parents d'élèves et avocats	193
Franck Boezec et Anne Bouillon	
La brutalité des rapports d'incidents	193
Présentation et justice restaurative	194
Les premiers incidents	195
Le coup de ciseaux en trop	196
Prise en charge immédiate de la situation	197
Le conseil de discipline raté ?	197
La résilience, une délivrance	199
Conclusion	200
Une réparation trop tardive, par Max Tchung-Ming	201
20. Le fils de...	203
René Barthélemi	
Dur dur d'être le fils de...	203
La fameuse vidéo	205
Les entretiens avec les élèves	207
<i>Séraphin le 29/01 à 14h56 (durée de l'entretien : 8 minutes), 207 • Miloud le 29/01 à 15h12 (durée de l'entretien : 4 minutes), 209 • Auguste le 29/01 à 15h23 (durée de l'entretien : 4 minutes), 210 • Abdel le 29/01 à 15h46 (durée de l'entretien : 4 minutes), 210 • Ludwig le 29/01 à 15h51 (durée de l'entretien : 6 minutes), 211 • Kevin le 29/01 à 15h59 (durée de l'entretien : 6 minutes), 211</i>	
Vie de classe du 1/03	212
<i>Kevin le 12/03 à 11h48 (durée de l'entretien : 5 minutes), 213</i>	
La vision de la professeure principale, par Hélène Le Dunff	213
21. Et si on remettait un peu d'ordre ?	221
Éric Verdier	
Statut du dehors, statut du dedans	221
Quadranguler : une nécessité	223
Pardoner pour se pardonner	225
Se dénier, se discriminer, se distinguer	226

SIXIÈME PARTIE

LES EXCLUS PARMIS LES EXCLUS

22. Certificat médical, ou vérité médicale	231
Max Tchong-Ming	
Un métier qui n'aime pas les Arabes	231
Une mère hystérique	233
Le certificat	234
Le mail de réponse au docteur	236
Les racines du mal ?	237
23. Benjamin, l'élève fantôme	239
Inés Détanger	
Assistante sociale en éducation prioritaire	239
Benjamin, <i>persona non grata</i> !	240
Je deviens sa référente	242
Ce qui devait arriver, arriva !	243
Le point de vue de Benjamin	244
24. SEGPA face de boucs	247
Des élèves mis à mal, par Sophie Deniau (amendé par Marc Thiéblemont)	247
Étiquettes et structures, des machines à exclure, par Gwenaël Le Guevel	249
Un autre regard, par Philippe Salson	252
Mélodie, par Gwenaël Le Guevel	254
Abdoulaye, par Gervaise Lefebvre	255
25. Et si on poussait un coup de gueule ?	259
Éric Verdier	
Des entre-deux	259
Quand stigmatiser devient une norme	262

SEPTIÈME PARTIE

RÉVISONNONS UN PEU

26. La bonne blague	267
Malcolm Douman	
Ton porte-clés il est gros et en plus il sert à rien !	267
Alors on a la flemme Étienne ?!	268
27. Les retards, pomme de discorde	271
Max Tchong-Ming	
Les fameuses 10 minutes de retard !	271
Protocole de gestion des retards	273
Un retard qui en entraîne un autre, par Marcus Giraud	274
28. 30 20 Allô ? Cellule d'écoute ?	279
Marie Négrel	
Oh Marie, si vous saviez...	279
Adulte référent sentinelle, je suis !	280
Mon rôle de référente harcèlement	281
Lucas contre le reste du monde	281
Janvier, la directrice raconte	282
Février, à la rencontre de l'équipe enseignante	284
Les compétences psychosociales	284
Au cœur du conseil technique, par Jérôme Sanchez	286
29. Apprendre par l'action	291
Pablo Felez	
La rébellion du Ch'ti	291
Une injustice !	293
Fernando, le garçon aux cheveux longs	294
Le jeu des gommettes	295
<i>But du jeu, 295 • Déroulement, 295</i>	
Les effets du jeu sur le groupe	299
Sophie se fait insulter	300
Préoccupation partagée, succès et limites...	301

Et les auteurs dans tout ça ?	303
30. Et si on faisait une pause ?	305
Éric Verdier	
Étienne, ou la bonne blague et le bouc émissaire	305
Marcus et les retards, une affaire de normopathie	307
Allô Lucas ? Une cellule d'écoute pour les pervers ?	308
Fernando et Sophie apprennent par l'action rebelle	311
 <u>HUITIÈME PARTIE</u> 	
L'INSTITUTION, C'EST NOUS !	
31. Moi, fonctionnaire de police à l'école	317
Anthony Guitard	
Policier ou animateur ? Les deux !	317
Une expérience, un policier au collège...	319
32. Les enquêtes climat scolaire	325
Françoise Hueber-Mousset	
Histoire courte d'une jeune retraitée qui ne l'est pas vraiment...	325
Les enquêtes locales climat scolaire, une amorce à la réflexion	327
<i>Première histoire : de la difficulté à faire société, 328 • Deuxième histoire : du sentiment d'injustice, 329 • Troisième histoire : des mots contre les maux, 329</i>	
33. Élèves, vos papiers !	331
René-Georges Bailly	
CPE des beaux quartiers...	331
Mon goût pour la psychanalyse	332
Les effets pervers du carnet	332
« La discipline, c'est la discipline ! »	333
Le CPE, lui aussi, un bouc émissaire ?	335
Le paradoxe de l'injonction à l'autonomie	336
Le carnet de déliaison	336
Accueillir une parole « dépsychiatisée »	337
Le tabou du suicide des adolescents	340

La vigilance des jeunes-relais	340
Pour ne surtout pas conclure...	341
34. Et si on gardait espoir ?	343
Éric Verdier	
Une rencontre improbable	343
Droit à l'estime de soi, valeurs fondamentales, et singularité universelle	345
Une vulnérabilité masculine peu prise en compte	346
Lever le tabou du suicide	348
NEUVIÈME PARTIE	
<hr/>	
ANNEXES	
35. Fiches-outils	355
36. Protocoles de justice restaurative	381
37. Protocoles sentinelles	393
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	399

Préface

Roland Coutanceau
Président de la Ligue Française de Santé Mentale

C E LIVRE, *Violence et justice restaurative à l'école*, outre sa qualité et sa pertinence, vient à point nommé dans une période où il sera non seulement utile, mais indispensable.

En tant que spécialiste de l'analyse et de la prise en charge des comportements violents, j'ai pris beaucoup de plaisir à le lire, dans la mesure où il s'inscrit dans une dynamique d'analyse et de compréhension de ce que j'ai nommé « les espaces clos » (couple, famille, entreprise ou institution et école).

Son originalité vient d'abord de la rencontre de Max Tchung-Ming, enseignant et chef d'établissement pédagogique, et d'Éric Verdier, psychologue communautaire.

Ce duo, accompagné de tous les autres contributeurs, s'inscrit clairement dans une réflexion pluridisciplinaire sur l'analyse des comportements violents dans le contexte scolaire.

Le premier mérite du livre est, à notre sens, de faire le choix d'un réalisme, d'une concrétude, d'un discours cash dans la manière de décrire les phénomènes, excluant toute langue de bois comme toute intellectualisation trop rapide.

Son deuxième intérêt est d'aborder toutes les problématiques différentes qui émergent dans le monde moderne, dans le contexte scolaire.

Un troisième aspect, plus théorique, est de proposer une grille de lecture autour d'un losange de concepts : bouc émissaire, pervers, normopathe, rebelle.

Si le duo pervers-victime est connu, il est ici renouvelé par l'idée de bouc émissaire pour évoquer la victime ; en écho aux travaux de René Girard ; les deux autres éléments normopathe et rebelle apportant une originalité indiscutable à l'analyse des phénomènes de violence.

Le normopathe, représentation du spectateur passif peut-être dépassé, fait écho à un vécu que l'on rencontre chez nombre d'observateurs un peu sidérés par la violence en milieu scolaire, comme d'ailleurs toutes les situations dans les espaces clos.

Enfin, le terme de rebelle qui fait écho dans l'imaginaire d'Eric Verdier (que nous aurions plutôt choisi d'appeler le Résistant) est le symbole d'une solution de dégagement faite d'analyse intellectuelle distanciée, de courage et d'intervention dans l'esprit d'un philosophe homme d'action.

Cet outil conceptuel permet, à notre sens, aussi bien l'analyse, la lecture de phénomènes de violence scolaire, mais au-delà, permet d'articuler une mise en perspective et une esquisse de solution.

Parallèlement la sensibilité à la justice restaurative s'inscrit dans un principe fondamental inspirant tous les groupes de parole ; à savoir confronter le sujet violent à la rencontre de la réalité psychique de l'autre et lui permettre de mieux appréhender le retentissement psychologique de la violence subie, dans le ressenti d'une victime, d'un bouc émissaire.

Ce livre, dont on pourra conseiller la lecture à tous les professionnels du monde scolaire, mais aussi aux élèves, s'inscrit dans un esprit moderne, qui rejoint la sensibilité qui est la nôtre ; avec la création dans le champ de la santé mentale (avec mes collègues Boris Cyrulnik et Rachid Bennegadi), d'un *think tank* « Résistance et Résilience », auquel nous serions heureux de pouvoir associer Max Tchong-Ming et Eric Verdier.

PARTIE I

Par où commencer ?

■ Chap. 1	Pourquoi ce livre ?	3
■ Chap. 2	Le bouc émissaire	17

Chapitre 1

Pourquoi ce livre ?

Max Tchung-Ming

PROPOS LIMINAIRES

J'ai commencé ma carrière à l'Éducation nationale en 1995, dans un quartier sensible d'Évry en Essonne, comme professeur d'éducation physique et sportive. Je me suis lié d'amitié à Mostafa, professeur d'arts appliqués, ancien architecte, philosophe à ses heures perdues et de quinze ans mon aîné. Lorsque je croisais mon vieil et sage ami au détour d'un couloir de notre lycée professionnel, souvent il se plaisait à me glisser à l'oreille un dicton. La plupart du temps je ne comprenais pas tout de suite où il voulait en venir. Il y avait toujours un message caché. Un jour, alors que je sortais très énervé d'un conflit en cours, il me dit : « On ne peut pas être sur le balcon et défiler en même temps. » L'objectif assumé de cet ouvrage, écrit à plusieurs mains, est justement de vous faire défiler avec nous. Ainsi vous vous retrouverez confrontés à des situations réelles d'incidents, d'insultes, d'injustices, de harcèlement, d'isolement, qui ont été vécues dans des établissements scolaires en France, dans des zones sensibles ou favorisées. Ces différentes histoires concernent et touchent toutes les personnes qui fréquentent l'école, dans tous les milieux.

Trop souvent, nous parlons de conflits entre élèves, en excluant les adultes de ces phénomènes de groupes, comme s'ils n'en faisaient pas partie, comme s'ils ne pouvaient en être ni la cause, ni les victimes. Nous partagerons de vraies histoires, anonymisées, accompagnées d'éléments concrets et visuels, tels qu'ils nous arrivent tous les jours. Ce livre permettra également à des personnes qui sont éloignées de l'école de mieux comprendre les différentes problématiques

rencontrées par les élèves et par leurs professeurs qui sont bien trop souvent jugés, isolés dans un métier bien plus difficile qu'on ne l'imagine.

À partir de ces différents faits vécus, le lecteur sera confronté aux questions qui émergent et aux points de vue des auteurs, des victimes et des spectateurs d'un conflit. Nous nous interrogerons sur la notion de sanction, corrélée à celle de justice restaurative. Vous découvrirez les réflexions, les doutes ressentis pendant ces investigations, les perceptions multiples que chacun peut avoir d'une même histoire, les évaluations réalisées, les décisions prises, les actions effectuées, les désaccords entre adultes qui peuvent en découler. Vous ressentirez le fameux effet tunnel, qui réduit notre capacité de décision de 80 %, quand on doit agir vite, seul, avec des éléments partiels ou rapportés. C'est pourquoi nous veillerons à essayer de respecter la temporalité afin d'aller au bout de la démarche de partage. Nous évaluerons et expliquerons également les difficultés rencontrées, les échecs vécus, mais aussi les réussites. Nous vous proposerons finalement les différents protocoles expérimentés, éprouvés et réajustés au fil du temps depuis une dizaine d'années, des outils tels que les enquêtes sur le climat scolaire, le dispositif des Sentinelles et Référénts[®], la méthode Pikas, etc.

Loin de vouloir donner des recettes toutes prêtes ou d'imposer un dogme, ce travail a l'ambition d'associer le lecteur à un mode de réflexion en pleine expérimentation et évaluation, qui démarre par la recherche du bouc émissaire et le besoin de penser et panser les injustices vécues par chacun à travers la résolution de tous ces antagonismes. Il permettra de comprendre également la nécessaire prise en charge communautaire de la justice dans nos établissements scolaires, et ailleurs.

LE CHOC DES MOTS !

C'est parce que les mots ont un sens et parce que je considère qu'ils structurent la pensée, que dans cet ouvrage, nous avons fait des choix importants. Nous les assumons pleinement, même si à leur lecture cela pourrait nous valoir un flot de critiques. Ceci mérite donc une petite explication. Tout d'abord, au fil des histoires, vous vous sentirez probablement heurtés, dérangés, pris en otage, par des insultes prononcées. La bienséance aurait voulu que des choses soient cachées ou évoquées. Ne pas édulcorer les propos, être au plus proche de la réalité est selon nous le seul moyen de vous faire toucher du doigt la violente réalité des victimes, auteurs, témoins et rebelles. C'est aussi aller au plus proche de la résolution d'un conflit, au cœur du réacteur. Nous éviterons également d'accoler le masculin au féminin pour fluidifier la lecture (ils-elles, celles-ceux, tou.te.s, etc.). La langue française foisonne de richesse et de nuances mais a ceci de particulier qu'elle supériorise le masculin par rapport au féminin et parfois l'exclut. N'y a-t-il pas une règle grammaticale, produite par un académisme certes relativement récent, qui dit que le masculin l'emporte toujours sur le féminin ? Et

comme le regretté Albert Jacquard l'a superbement exprimé lors d'une conférence à Fécamp : « Le fait que le masculin l'emporte sur le féminin est une négation du masculin puisqu'il est noyé dans le genre neutre. Seul le féminin est reconnu en tant que tel, et pas uniquement dominé, puisque par le fait même d'avoir un genre à lui tout seul il est magnifié. » Pour lutter contre ces inégalités, il nous faudrait revoir tous les déterminants, inventer des mots, bref, changer la langue... Nous n'avons pas cette prétention et ce n'est pas le but de cet ouvrage. D'ailleurs, les insultes proférées lors des conflits ne tiennent pas compte de ces subtilités.

Il en va de même pour les origines. J'ai grandi dans un univers où on n'ose pas dire le mot « noir » quand on est face à moi (qui, en réalité, suis marron). Pour ne pas être taxé de racisme, on préfère dire « black ». Curieuse ironie, l'anglais « black » a détrôné « noir » jugé raciste qui avait lui-même supplanté « nègre » aux relents esclavagistes. Pourtant, les trois termes ont strictement la même signification... Dire de quelqu'un qu'il est blanc ne se fait pas non plus. On ne dira rien. Ou on dira qu'il est français, ou breton, etc., excluant de fait toute une partie de la population. Dans le dictionnaire, le mot blanc est associé à la pureté quand le mot noir est associé à la peur et à la mort. Nous pourrions aller très loin sur le chemin du poids des mots. Nous sommes un groupe de professionnels, hommes et femmes, de toutes origines, humanistes, qui n'avons pas peur de les utiliser tels qu'ils existent, tout en mesurant le poids de leur racines... Le texte est au présent, car le phénomène de bouc émissaire est là, parmi nous. Il a toujours existé, existe et existera toujours. Voilà pourquoi nous irons droit au but, sans détour.

QUI SUIS-JE ?

Ma rencontre en 2011 avec Éric Verdier, psychologue communautaire, spécialiste des phénomènes de boucs émissaires, sur un plateau d'une chaîne de télévision du câble, fut fortuite et déterminante. Au sortir du débat sur l'homophobie auquel il participait, nous nous sommes retrouvés dans les loges. Je lui ai dit que j'étais personnel de direction, sortant fraîchement du concours. Dans un premier temps, il a marqué un temps d'hésitation. Il a semblé surpris, puis intéressé. Ensuite, il a souri quand je lui ai donné mon nom et que je lui ai expliqué d'où je venais. Il m'a immédiatement dit quelque chose qui m'a interpellé sans que je puisse percevoir distinctement pourquoi : « Toi, tu m'intéresses. Tu as un nom de famille à dormir debout, tu es noir, tu as vécu dans une cité, et tu as les cheveux longs, des dreadlocks. Tu es un cumulard, un bouc émissaire en puissance ! » Ma première réaction a été la surprise, mais je dois dire qu'il a mis le doigt sur un concept que je ne savais pas nommer mais qui m'a conditionné et guidé dans toute mon existence et tous les pans de ma vie.

En fait, pour beaucoup et peut-être pour moi-même, je suis un « ni-ni ». Ni noir, ni blanc. Ni Français, ni Guyanais. Un « négropolitain ». C'était la formule consacrée employée par mes

cousins quand nous rentrions en Guyane tous les trois ans avec mes parents, dans le cadre des congés bonifiés octroyés aux fonctionnaires des DOM. C'est donc dans la ville des Ulis que j'ai grandi, dans le 91, en banlieue parisienne, dans une zone moins dense qu'Évry, Corbeil, Grigny mais également classée comme sensible. Banlieue... Mais qu'est-ce que la banlieue ? Le mot a un sens et n'est pas anodin. Comme si ce lieu était déjà considéré au ban de la société, un peu à côté, en marge, organisé pour l'être.

Il était majoritairement habité par des minorités, avec malgré tout des zones où la misère sociale était plus concentrée que dans d'autres, et je n'avais pas conscience de ces singularités. Au Barceleau, la résidence dans laquelle nous habitions avec mes parents et mes deux frères était plutôt mélangée même si on pouvait y trouver majoritairement des familles créoles fonctionnaires de la Poste. C'est tout naturellement que j'ai fait ma scolarité dans le collège du quartier. J'y ai appris à vivre la mixité, la solidarité, la fraternité, l'entraide. J'ai également appris malgré moi la stigmatisation, la discrimination, des humiliations régulières que l'on intègre facilement car quotidiennes, dans une multitude de petits faits. Lorsque vous devez montrer vos papiers plusieurs fois par semaine. Ou quand on fouille votre sac à l'entrée de chaque supermarché, sans compter les moments où vous êtes suivis dans les rayons. Et nos « descentes sur Paris, en boîte », le week-end avec des amis, qui nous laissaient le goût amer de l'exclusion, de ceux qui restent à la porte, au ban...

Puis en 1995, après quatre années en STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives) à l'université Paris 11 d'Orsay et une année de stage à Argenteuil, j'obtiens mon premier poste de professeur d'EPS au lycée professionnel Baudelaire, dans ce quartier classé sensible. Évry. À ma demande.

La situation du lycée professionnel Charles Baudelaire est très particulière. Cet établissement est fréquenté presque exclusivement par des filles, conséquence de filières dispensées, rares et sélectives : coiffure, couture, esthétique, vente, commerce, secrétariat, métiers du pressing, couture flou, sanitaire et social. Le recrutement se fait donc sur tout le département, car certaines options ne sont enseignées que là. Ce qui n'est pas anodin, ni sans conséquences. Vous pouvez vous retrouver dans un même espace avec des jeunes venus des quartiers les plus sensibles du département. Les Pyramides, Évry. Les Tarterêts, Corbeil-Essonne. La Grande Borne, Grigny. Le Canal, Courcouronnes. « Baudelaire » partage des espaces stratégiques – l'entrée, la cour de récréation, la restauration – avec le lycée professionnel Auguste Perret, spécialisé dans le bâtiment et peuplé de garçons. Cet établissement a les mêmes problématiques de recrutement. La situation géographique de « Perret », placé au fond d'une impasse, additionnée au mélange de populations antagonistes issues de quartiers classés comme violents, font de lui l'épicentre d'un séisme social quasi permanent, qui ne demande qu'à entrer en action. Parfois, la terre tremble et c'est le tsunami, comme dans l'histoire de Sinan Bounani, 17 ans.

Un séisme de malentendus

Jeudi 5 mars 1998, dans la matinée

Fousseyni Sakho, un jeune du quartier des Pyramides, est alerté par un camarade de classe de son petit frère, Cheikne, que ce dernier aurait des ennuis à « Baudelaire ». Cheikne se serait fait frapper, mais personne n'en a la certitude. Ce qui motive la colère part d'un bruit... Il suffit d'une étincelle. Ce genre de conflit arrive tous les jours. On appelle ça le CP (coup de pression). En milieu d'après-midi, Fousseyni se rend à la porte du lycée et s'en prend à un groupe. Sinan est là.

Vendredi 6 mars, dans la matinée

Sinan et un adulte, qui pourrait être son père, passent au centre commercial, là où Fousseyni travaille comme homme de ménage. Ils se regardent. Fousseyni le prend comme une menace implicite. Voici ce qui est compris sans qu'un mot ne soit prononcé : « Je t'ai identifié, je sais où tu travailles, je vais revenir avec des copains. »

En tout cas, c'est ce que Fousseyni dira le jour de son procès ce fameux 20 décembre 2000, la veille de l'annonce de sa condamnation à douze ans de prison, pour le meurtre qu'il a commis le lundi 9 mars. Contre Mohammed Benhamed, complice pour avoir fourni l'arme, l'avocat général requiert cinq ans dont trois avec sursis et mise à l'épreuve. Pendant les audiences, Fousseyni a été perçu comme désinvolte, éloigné de cette histoire, de ce pour quoi il est assis sur le banc des accusés. Triste constat. Son avocat tente de plaider un enchaînement « accidentel ». Il ne convaincra pas. De Fousseyni, petit gabarit en costume cravate, on ne connaît que l'état civil. Né au Mali, il est le deuxième d'une famille de six enfants. Son père, agent à la RATP, a eu huit autres enfants d'une deuxième union. Mohammed, lui, est l'aîné de quatre garçons. Le père est décédé et la mère est femme de ménage. Quant à Sinan, né dans une famille kurde originaire de Turquie, il a perdu un grand frère dans un accident de scooter aux Tarterêts. Restent six frères et sœurs. Le traumatisme a déjà frappé à la porte de cette famille.

Lundi 9 mars, dans la matinée

Fousseyni souhaite revenir armé, craignant pour sa sécurité dans ce contexte irrationnel. Pendant le week-end, il a demandé à son ami Mohammed de lui apporter le fusil à canon scié, qui était caché dans un squat connu de sa bande des Pyramides et qui doit servir à assurer sa protection. En tout cas, c'est ce qu'il dit. La réalité est certainement trop difficile à supporter. Quoi qu'il en soit, l'arme sera l'outil macabre qui mettra un point final à ce conflit. C'est une prise de guerre. Elle a été dérobée à un groupe rival du Canal, un quartier de Courcouronnes, pendant une altercation quelques mois plus tôt. Mohammed arrive avec le fusil sur le lieu de travail de Fousseyni. Au même moment, sept garçons des Tarterêts traversent le centre commercial, Sinan et six autres. C'est une grève de bus qui les oblige à prendre ce raccourci pour rallier leur lycée depuis la gare d'Évry-Courcouronnes. Rien n'est programmé. Et pourtant tout est prévisible. Le drame arrive. Une fatale rencontre due au seul hasard, disent l'un et l'autre camps. Pour une fois, ils sont tous d'accord.

Fousseyni dira qu'il a voulu leur faire peur, et que le coup est parti. Mais dans le box, il refusera de faire le geste. Sa voix tremble : « C'est fait, j'ai pas envie de le refaire. Ça changera quoi ? J'ai tué quelqu'un. » Quelqu'un dont il ne pense plus qu'il était menaçant. À Hassen, l'un des anciens camarades de Sinan, l'avocat général lance : « On se connaît bien tous les deux. Je vous ai vu souvent dans mon bureau, la dernière fois comme victime. » Tout est mêlé, les bourreaux d'un jour sont les

victimes du lendemain. On appelle ça une guerre. C'est comme une ritournelle, une horrible fable dont on connaît la fin. Ce génocide prend sa source dans la peur de l'autre, dans la recherche systématique du bouc émissaire, dans la défense des normes du groupe considérées comme la seule loi légitime. Souvent, il n'y a rien d'autre qu'une histoire de territoire à protéger, tout est prétexte à défendre son honneur. Les tristes conséquences de choix de société dont nous sommes les héritiers, comme nous héritons du dérèglement climatique. Tant de difficultés concentrées en si peu d'espace. La réponse est peut-être là. Le principe de mixité comme ingrédient positif n'est plus qu'un vieux souvenir, qu'une douce théorie, une utopie à peine touchée du doigt au moment de la création de la ville « nouvelle ». Il ne peut rien sortir de bon de tout ça. Alors tout est prétexte pour générer la rivalité entre des parties qui sont si proches et si éloignées à la fois. Créer de l'antagonisme pour se sentir vivant. C'est l'histoire entre les Aunettes-Épinettes d'Évry et le Canal à Courcouronnes. Ce triste schéma peut être transposé dans de nombreuses situations, entre Hutus et Tutsis, Israéliens et Palestiniens, blancs et noirs dans le sud des États-Unis.

Dans le cas qui nous préoccupe, l'origine de cette tension évoque les querelles gauloises au sein du village d'Astérix. Cela pourrait presque faire sourire s'il n'y avait pas tant de souffrance et de victimes collatérales. Tout partirait d'une légende urbaine, connue par les indigènes. En 1995, une famille des Épinettes aurait acheté un poisson pas frais à une famille du Canal. La mère, habitante des Épinettes, aurait refusé de payer ce qu'elle devait. Il fallait laver cet affront. Les jeunes s'en seraient mêlés. Pour la petite histoire, l'anecdote du « Poisson rouge » a été reprise en musique par le rappeur Disiz la Peste, lui-même originaire des Aunettes-Épinettes. C'est devenu un tube. C'est dans ce mauvais terreau que les rivalités entre ces quartiers auraient pris racine. Depuis, les rixes se succèdent sporadiquement, au rythme des rencontres fortuites ou non et des alliances du moment.

Parfois les échauffourées surviennent à la gare, dans un bus, à l'école mais surtout au centre commercial de l'Agora d'Évry, telle une arène, lieu hautement symbolique. Si les mots ont un sens, l'espace structure les comportements.

Mercredi 8 novembre 2000 en fin d'après-midi

Romuald est un gamin de quatorze ans au passé irréprochable. Ce jour-là, David, un jeune du quartier d'origine portugaise, se fait voler ses baskets et se fait rouer de coups en rentrant de « l'arène ». Pas de doute, pour Aurélien, Sofiane, Ouicem et Moktar, « c'est signé du Canal ». Ces compères d'infortune, âgés de 19 à 21 ans, des multirécidivistes abonnés aux rixes, vols en tout genre, voire au vol à main armée, se précipitent à Courcouronnes. Leur véhicule croise par hasard le chemin de Romuald qui revient d'un entraînement de judo. Aurélien baisse la fenêtre, pointe un fusil à pompe dont le canon a été scié et tire, sans sommation. Il avait le choix entre la grenaille et la chevrotine. Il charge les munitions les plus dangereuses, la chevrotine. C'est certainement la preuve qu'il avait l'intention de causer des dégâts, voire pire. Lorsque la question est posée au procès, les jeunes parlent spontanément du « poisson rouge ».

Mercredi 14 novembre 2001

Mohammed, sorti de prison depuis peu, est repéré dans Corbeil par Samba, un jeune homme de 23 ans originaire des Tarterêts. Au terme d'une course-poursuite à laquelle Samba, pendant son procès, a farouchement nié avoir participé, Mohammed échoue avec sa Super 5 au beau milieu du quartier ennemi. Samba est sur son territoire. Alors commence pour Mohammed la descente aux enfers, qui

durera plus d'une heure. Les occupants des deux voitures, rapidement relayés par des jeunes du quartier, l'extirpent de son véhicule pour le rouer de coups. Le calvaire se poursuit dans un box de la cité, où il est déshabillé et rossé avec des objets contondants. Puis, après un court répit, Mohammed est sauvagement mordu par des pitbulls que ses agresseurs ont excités à dessein. Laissé pour mort, il se traîne hors du garage pour s'enfuir, mais il est tabassé une ultime fois, avant qu'une habitante, courageusement, n'appelle les secours.

Vendredi 8 mars 2002

Samba est condamné à trois ans de prison dont dix-huit mois avec sursis et mise à l'épreuve, pour complicité de violences avec armes.

Que faut-il faire pour que cela cesse, pour qu'il n'y ait plus de Sinan ni de Mohammed ?

L'histoire de Sinan Bounani fut le premier séisme de ma vie professionnelle. Je me souviens encore dans ma chair de la stupéfaction généralisée, de la colère et, en même temps – ce qui est très déroutant – d'une sorte d'habitude et de fatalisme collectif. Comme si tout était programmé. Comme si cette stigmatisation était inscrite dans nos rétines à tous comme étant une situation normale. Comme si nous étions victimes de nous-mêmes. Comme si beaucoup parmi nous n'y croyaient pas. Des bons à rien. Voilà ce qu'ils sont, ce que nous sommes. Où est l'effet pygmalion ? Où sont passées la vision positive, les attentes élevées qu'il est nécessaire d'avoir dans une relation pédagogique pour que l'individu qui est face à nous ait une chance de s'élever ? N'y-a-t-il pas le mot élevé dans celui d'élève ? Je revois encore le ministre de l'époque dans la cour du collège, accompagné de toute une ribambelle de responsables politiques, de hauts fonctionnaires et de journalistes. Un choc. Dans mon souvenir, un des éléments déclencheurs aurait eu lieu lors d'un de nos cours d'EPS. Un conflit à la suite d'une erreur d'arbitrage dans un match de futsal et les élèves s'enflamment. Peut-être s'est-il passé d'autres choses dans d'autres cours, je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que l'histoire s'est achevée comme vous venez de le découvrir, dans « l'arène ».

À la fin de cette année scolaire 1998-99, Karine, mon amie et le professeur d'EPS de Sinan, est à bout et ne supporte plus toute cette violence. Usée, elle demande et obtient sa mutation à Aix-en-Provence, au soleil, avec le sentiment coupable d'abandonner ses protégés. Je reprends contact avec elle au début du mois de mars 2020 pour échanger sur cette histoire. Je lui demande quel souvenir elle garde de Sinan, 22 ans plus tard. Sa mémoire est vive. Les mots sont précis, tranchants et emplis d'émotion.

Voici son récit : « "Je vais te crever !" », ce sont les mots que nous avons entendus à la sortie du gymnase ce jour-là et qui résonnent toujours au plus profond de moi. Après l'incident, avec les collègues, dont toi, nous avons rejoint nos voitures, comme d'habitude. Nous nous sommes dit, simplement : "À demain." Incident clos. Minimisation habituelle, vitale. Quand j'y repense, c'est complètement dingue ! Mais le lundi, en apprenant qu'un règlement de comptes avait eu lieu à l'Agora, ce fut l'incompréhension totale. J'étais abasourdie, tétanisée. Mon premier sentiment fut la culpabilité. C'était littéralement

comme si j'avais reçu un coup de poing qui m'empêchait de respirer. Il l'avait dit... Et dans cette violence banalisée que nous vivions au quotidien, ces menaces répétées à longueur de journée, nous n'avions pas entendu. Nous étions sourds et impuissants. Ma réaction : "Vite, ma mutation ! Je n'en peux plus ! Je ne peux plus enseigner avec la peur que demain un de mes élèves ne se présentera pas parce qu'il aura été tué. Je ne le veux plus !" Je me souviens également d'une rencontre avec une journaliste, devant les grilles du lycée. Son interview avait débuté par une question étonnante : "Les élèves de cet établissement sont-ils armés ?" Voici ma réponse, agacée : "Bien sûr qu'ils le sont ! Ils ont des outils toute la journée dans les mains et pas de repères pour gérer leur colère ou leur douleur. Alors oui, ils sont armés. Que ce soit d'un tournevis ou d'un parpaing. Je suis écœurée qu'un tel drame puisse arriver. Sinan était un bon élève. Il aurait pu faire autre chose que des études en lycée professionnel, mais il ne le savait pas..." Après le choc et l'abattement, nous avions tous peur que les cités s'enflamment. Les CRS ont été sur place pendant plus d'une semaine, la pression est montée. Mais surtout, surtout, le fatalisme des élèves. Ils ne semblaient ni tristes, ni agressifs... Juste : "Bah, madame, c'est comme ça, c'est la vie." Ce fut le dernier événement marquant avant mon départ de cet établissement. Mais c'était assurément le drame de trop... »

Le 9 mars 2013, en sortant du théâtre de l'Agora quelques mois avant ma mutation qui m'amènera dans l'académie de Nantes, j'assiste à une course-poursuite entre policiers et certains jeunes. À la date anniversaire de la mort de Sinan, tous les ans, il y a des affrontements qui impliquent les jeunes des Pyramides et des Tarterêts dont certains qui n'étaient même pas nés au moment du drame.

Je me souviens également de ce paradoxe du fameux et historique mois de juillet 1998, où la France s'est émerveillée devant nos champions du monde de football, pour beaucoup issus de quartiers populaires, de cette France métissée, notamment le jeune Thierry Henry, cet Ulissien de 18 ans, un voisin... Une source de bonheur et de fierté pour tous les habitants du quartier. N'était-ce pas l'arbre qui cachait la forêt ? Alors pour eux, pour nous, pour moi, il n'y aurait donc que le sport comme vecteur de réussite ? Je persiste à croire que l'école doit l'être également. Elle doit même être au centre. J'en suis un des exemples, visible, dans un groupe d'invisibles.

COMMUNAUTAIRE versus COMMUNAUTARISME

Partons d'une idée simple : *personne n'est meilleur que tout le monde ensemble*. Les concepts que nous allons développer dans cet ouvrage, étayés par des exemples vécus, sont systématiquement basés sur une notion essentielle qu'il nous semble nécessaire d'appréhender sans en avoir peur, le « communautaire ». Si beaucoup sont effrayés par la simple évocation du mot, c'est qu'il est associé à un courant de pensée négatif. Je crois que beaucoup se méprennent et le confondent avec le « communautarisme ». Certains s'en servent comme épouvantail.

Pour moi, le « communautaire » est injustement associé à une logique excluante. Des frères ennemis !

Voici ma définition de ces deux termes que je crois antagonistes. Le communautarisme, c'est faire la somme de tout ce qu'un individu est, pour essayer de le comparer à son voisin et être certain qu'ils appartiennent à un même groupe ethnique, de religion, de pensée, de ressemblance. Une fois rassemblés, c'est le meilleur alibi qui permet de mieux rejeter ceux qui ne font pas partie de ce groupe autodéterminé. Alors que le communautaire, c'est tout l'inverse, un ensemble qui se construit et s'enrichit de toutes les différences des individus qui le composent. Il prend en compte nos identités multiples. On peut être plusieurs choses à la fois. Il n'est pas figé. Son ADN : la diversité de pensées, d'origines, la possibilité pour chacun d'exprimer sa singularité sans se sentir jugé mais libéré de tout dogme. Ce qui constitue sa richesse, c'est la somme des différences. Ce qui le cimente, c'est la volonté de réfléchir et d'agir ensemble à condition qu'un cap soit défini, autour d'un espoir commun et de valeurs partagées. Car si les différences ne font que s'ajouter elles risquent de s'opposer, de s'exacerber et donc de nourrir le communautarisme que nous cherchons précisément à combattre.

Alors, si nous sommes capables de respecter ces principes, de nous écouter, le communautaire est le lieu qui permet d'additionner nos connaissances, faire évoluer ou créer des paradigmes. En outre, ce système est bien plus productif que n'importe quel autre et s'inscrit, comme le décrit très bien Idriss Aberkane, dans une logique d'économie de la connaissance. Les échanges sont à sommes positives. Quand on partage un bien matériel, on le divise. Un bien immatériel, on le multiplie. Quand on partage une connaissance, on peut repartir avec, on n'est pas dépossédé. Pour peu que je sois en capacité d'écouter mon interlocuteur, je peux absorber ce qu'il m'apporte. $1 + 1 = 3$!

LE MÉTIER D'ENSEIGNANT

Le métier d'enseignant est à la fois merveilleux et terriblement difficile, très ingrat. Il y a tout d'abord beaucoup d'isolement. Les enseignants passent la majeure partie de leur temps en classe, seuls face aux élèves. La responsabilité qui pèse sur leurs épaules est énorme. Il faut assurer la sécurité physique et psychique des élèves. Les enseignants ont l'avenir de la nation au bout de leur plume. Ils instruisent, éduquent et dans le meilleur des cas, ils co-éduquent.

L'enseignant est sous le feu des commentaires, de critiques. Ce métier est un fantasme pour ceux qui ne l'ont pas exercé. Mais qui peut en parler réellement ? Les professeurs eux-mêmes ? Ce n'est pas certain car, quand on est impliqué, on est vulnérable et on n'a pas forcément le recul nécessaire pour analyser sa propre pratique. Heureusement, il y a les inspecteurs qui sont là en appui. L'aide est là. Mais la simple évocation du mot en tétanise plus d'un... Dans notre inconscient, un inspecteur, inspecte. Mais comme on enseigne ce que l'on est,

on a peur d'être jugé sur soi plutôt que sur son travail. Les mots ont un sens, ils induisent nos comportements. Le lien de confiance est alors difficile à construire, pour chacun. Nous sommes issus nous-mêmes de ce système qui reste dans beaucoup de cas et d'aspects très concurrentiel. C'est la nature humaine, c'est plus fort que nous. Il doit y avoir un vainqueur et un vaincu.

La fonction de « professeur » a perdu de son prestige, de son lustre d'antan. Elle ne s'exerce plus comme avant. En tout cas, pas dans les mêmes conditions en fonction du territoire. Les pratiques ont évolué. Des crises sont passées par là. L'arrivée d'internet, des téléphones portables, des réseaux sociaux modifie profondément et structurellement l'accès à l'information, qui ne dépend plus uniquement de l'enseignant. La connaissance n'a plus de limites et ne connaît pas de frontières. Il y a tout et son contraire. Il faut développer la capacité d'analyse et le sens critique.

Ce qui fait que chaque citoyen a son mot à dire ou peut se considérer comme expert, c'est qu'il est passé par l'école. Chacun a eu au moins un professeur qu'il a adoré et un qu'il a détesté. Le rapport à l'école est intime et singulier. L'école appartient à tout le monde, donc à personne. C'est ce qui donne le droit d'en parler. Comme il est dans la nature humaine de trouver un responsable à tous les maux, le système scolaire a le dos large. Un citoyen peut avoir un avis sur la société et, par voie de conséquence, sur la responsabilité des professeurs dans l'échec présumé d'une génération. Alors que bien souvent les « privilèges » sont convoités, moqués (vacances, salaire...), le nombre de candidats au concours est faible, car l'exercice est toujours plus délicat. Il y a probablement mieux à faire ailleurs. Et puis on connaît tous un enseignant qui a « pris cher », comme diraient certains élèves. Qui voudrait être à sa place ? Affronter (le mot est utilisé à dessein) des élèves n'est pas chose aisée. La gestion de groupe se fait souvent dans un rapport de force et s'apprend en pratiquant. Alors les professeurs engendrent des professeurs, car ce sont eux qui maîtrisent le mieux les codes. Depuis des années, nous constatons que le collège est en difficulté. Les études PISA nous le montrent. Les questions qu'il me semble pertinent de poser sont plutôt les suivantes. Que voulons-nous faire de l'école ensemble ? Quelles règles, qui nous paraissent immuables, devraient être changées ? Comment faire de la classe un lieu d'apprentissage et de transmission sécurisé ? Où est le bouc émissaire ? Sanction, punition ou réparation ? Le climat scolaire est-il un concept qui ne servirait qu'à mettre un sparadrap sur la bouche d'un élève qui a la main coincée dans la porte ? Ou doit-il être au cœur des apprentissages et de la mise en place des séquences pédagogiques ?

APPRENDRE EN SÉCURITÉ

Dans l'histoire de l'humanité, il n'existe pas d'invention qui soit déconnectée du principe d'essai-erreur. La fameuse tarte Tatin n'est-elle pas née d'un problème de cuisson ? Il suffit d'interroger n'importe quel chercheur qui vous confirmera ce précepte. L'histoire de la science n'est-elle pas notamment l'histoire d'erreurs fécondes ? Pour apprendre, on ne dira pas que l'erreur est permise, elle est nécessaire. Il faut se tromper. Connaissez-vous un bon skieur qui ne soit jamais tombé ? Est-il possible qu'en football, le ballon d'or n'ait jamais raté un but ? Souvent quand je croise un motard en short, sans casque, avec des tongs, je me dis qu'il n'a jamais eu d'accident ou qu'il est suffisamment inconscient pour ne pas envisager le pire. Peut-être est-il tout simplement suicidaire. Pour accepter de chuter, de se tromper, qui plus est devant les autres, il faut mettre en place un système qui assure la sécurité. C'est ce qui permet d'aller chercher la limite, tutoyer le danger.

Voici un exemple simple qu'il m'arrive d'exposer aux adultes que je retrouve en formation. Prenez un groupe d'élèves néophytes en parachutisme et dites-leur la chose suivante : « Les enfants, aujourd'hui je vous réserve une surprise. Faites-moi confiance, vous comprendrez une fois sur place. » Puis vous les emmenez sur un petit aérodrome désaffecté à cause d'un tarmac très ancien, trop court et plein de trous. Au bout, un vieil avion de type Tupolev, rouillé, rafistolé. Là vous regardez les élèves qui observent les lieux dans un silence religieux, avec des yeux de merlan frit, et leur dites : « Faites-moi confiance, tout va bien se passer, n'ayez pas peur. » Alors que vous vous dirigez vers l'appareil, un pilote à la retraite, manifestement dépressif et probablement saoul se dirige vers le cockpit. Subrepticement, la nervosité commence à gagner le groupe. Face à la petite résistance, vous haussez le ton et les faites monter à bord puis, seulement, vous leur annoncez la séance du jour : « Aujourd'hui, nous allons sauter en parachute ! » Les élèves sont encore un peu plus nerveux, ils tremblent comme des feuilles. L'avion s'élance sur la piste dans le bruit assourdissant du seul moteur qui a miraculeusement démarré après une dizaine d'essais, dans les émanations de carburant. Vous leur distribuez un sac à dos très léger, probablement vide, et vous leur faites signe de l'enfiler. À une petite centaine de mètres de hauteur, la trappe tombe et se désintègre, le vent s'engouffre et vous leur demandez de sauter...

Alors, après cette longue description, peut-être pouvez-vous vous mettre à la place de celui à qui on demande de sauter ? Je vous pose la question suivante. Et vous, sauteriez-vous ? Les conditions de sécurité sont-elles réunies ?

Je pense connaître votre réponse. Inutile de l'écrire. La démonstration est faite par une situation absurde qui décrit bien ce qui est souvent vécu de façon surnoise et quasi invisible. Il n'existe pas de processus d'apprentissage efficace, stable et durable sans que la notion de sécurité ne soit imposée comme condition de départ non négociable. Je connais une blague d'assez mauvais goût : « pas de bras, pas de chocolat ». Dans ce contexte, je dirais : pas de sécurité, pas d'apprentissage. Ce que je viens de développer pour les élèves est valable pour tout être humain, dans chaque contexte. Un professeur ne pourra envisager une transmission de savoir s'il n'est pas en sécurité dans sa classe, ni en salle des professeurs, ni dans le

bureau du chef, ni en conversation avec l'inspecteur, ni avec les parents d'élèves. Il ne pourra envisager la pratique de son métier que s'il intègre le droit à l'erreur pour lui-même, si l'espace dans lequel il évolue est basé davantage sur la coopération que sur la compétition, la notation. J'ai des réminiscences de mon professeur de français, quand j'étais collégien, qui souvent nous terrorisait quand il nous jetait nos copies. Il commençait toujours par la note la plus faible, qui était systématiquement négative, et annonçait à tue-tête, avec un air agacé, à haute et intelligible voix : « Dupont ! - 20, la température à Moscou... Durand, - 10, ça se réchauffe, température à Berlin » et ainsi de suite... Il va sans dire que nous attendions avec impatience, dans une allégresse générale, la prochaine dictée !

AUTOCRITIQUE ET PRINCIPE DU BOUC ÉMISSAIRE

Il serait incongru d'entamer une réflexion sur le principe de construction du bouc émissaire, sans commencer par balayer devant ma porte. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Alors parlons de ma pratique de professeur d'EPS. En effet, pendant des années, sans en avoir conscience, dans la construction de mes séquences pédagogiques, j'ai mis en place des situations stigmatisantes. Pourquoi ? J'étais focalisé par la réussite de mes séances, par le respect du programme et la notation.

Prenons un exemple que j'utilise très souvent quand je suis face à un public en formation pour expliquer ce schéma. C'est une histoire que tout élève a connue, connaît, directement ou indirectement. Le moment de la constitution des équipes pour des rencontres de sports collectifs.

Ça y est, vous êtes dans mon cours, à « Baudelaire ». Nous entamons un cycle de basket-ball. C'est la première séance. Vous n'avez pas très envie de participer, car depuis des années le sport ne vous plaît pas particulièrement. Vous n'avez pas votre tenue, car vous espérez être dispensé. Vous pressentez ce qui va arriver. Vous allez donc pratiquer en jean. Vous êtes en BEP VAM (vente actions marchandes), une des rares classes mixtes du lycée. Mon objectif ? Les équipes doivent être équilibrées afin qu'il y ait des oppositions équilibrées... Ma règle ? Je pose 4 séries de maillots au sol. Puis je demande aux quatre meilleurs élèves supposés, des garçons puisque les filles ne comptent pas (ce que nous avons tous intégré, elles y compris), de se lever et de se poster derrière les maillots. Un par couleur. Puis la sélection naturelle peut démarrer. Darwin avait raison. Les premiers sont choisis. Ils se lèvent sous les acclamations de certains, ils ont le sourire. Les autres sont tendus. Puis la sélection continue. Tout se passe bien. Une fois les meilleurs garçons choisis, on intègre les meilleures filles... Et puis il y a le dernier... La séance se déroule bien mais je constate, comme tout le monde, que le dernier touche peu la balle. Il ne court quasiment pas et s'investit très peu. Les élèves avaient donc bien vu !

Puis la semaine suivante, rebelote. Je détermine la même règle puisque, selon mes critères d'équipes équilibrées, la séance s'est bien déroulée. C'est toujours le même qui est choisi en dernier. Les camarades ne l'ont pas fait exprès. Les semaines se suivent et se ressemblent. Ils veulent la meilleure équipe, pour gagner et avoir la meilleure note. Ça se confirme, il est nul. On ne va pas risquer la défaite en lui passant la balle. D'ailleurs il trouve ça normal, car lui-même se trouve nul. Et puis on l'a choisi après les filles et en plus il est gros ! Deux moyens de le réduire à un statut qu'il n'a pas choisi

mais qui ne l'étonne pas quand le mot est prononcé, puis validé par le groupe. Un premier lance pour rigoler : « Hé ! Gros ! » Puis quelques-uns commencent à l'appeler « gros ». Les spectateurs ricanent. Puis la majorité de la classe insiste : « Hé ! Gros ! », même les filles. À tel point que ça devient son statut principal. Puis il trouve ça tout à fait normal, car il est gros. Il n'a pas compris le mécanisme qui l'a enfermé. D'ailleurs personne ne l'a compris. Pas même moi. À partir de là, tout est possible. Puisque le stigmate est installé et intégré par tous, y compris par « Gros », toutes les violences sont possibles. C'est le début du harcèlement...

